

La Colline Compagnie
présente

LVVI - La Vieille Vierge Insomniaque



La Colline Compagnie.
10 passage du Chantier.
75012 Paris. France
06 03 37 48 89
dcmaur@club.fr

Texte et mise en scène
Dominique Collignon Maurin

avec
Marie Vayssière
Patrick Condé
Emmanuèle Stochl
Jean-Marie Champagne

Musique
Frédéric Stochl
Seijiro Murayama

Assistante à la mise en scène
Valérie Bousquet

Administration
Valérie Lefebvre
lefebvre.valerie@ymail.com
06 84 80 45 19

Une production de la Colline Compagnie.

Avec le soutien
de La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon – Centre national des écritures du spectacle.
LVVI - La Vieille Vierge Insomniaque est coproduit par La Fonderie au Mans.
Remerciements particuliers à Marie Vayssière.

LVVI - La Vieille Vierge Insomniaque



Mêler, confronter, deux grandes familles du spectacle : La sainte Famille et une famille d'artistes.

Après le sacrifice de son fils sur l'autel du star-system une dame de la petite bourgeoisie perd le sommeil, s'identifie à la Vierge éternelle et se désespère de ne pouvoir mourir. Sa progéniture tapie dans une armoire normande guette la Vieille Vierge Insomniaque qui n'en finit pas de finir.

On lève la jambe, on pousse la chansonnette, on fornique au fond des arrière-boutiques, on étale sans pudeur les saloperies de tous les mondes.

Comme pour la mère de Dieu La Vieille Vierge Insomniaque considère le sacrifice de son fils comme une image rédemptrice.

Hélas une ombre plus funeste et plus confuse, moins reluisante, interfère dans ce beau rêve Mystique. Le père est un ogre et la mère dans un glissement baroque se goinfre du corps symbolique de son fils.

Le trait de génie des pères de l'Église, serait d'avoir, au profit d'une visibilité unique et omnipotente, vidée, l'invisibilité du monde où chaque singularité s'y autorisait sa propre représentation.

LVVI pose l'hypothèse que cette économie de l'image des pères de l'église ne serait pas étrangère à la globalité consumériste et étouffante du monde contemporain bien au-delà des diversités culturelles. Coïncidence qu'au sein de ce patriarcat la rupture des tabous devienne virale ? Coïncidence aussi que les corps/images, interface spectaculaire du monde autophage, dieux et déesses, pères et mères sommés de croître se goinfrent, s'empiffrent allègrement des objets du monde et de leurs progénitures, jusqu'à en éclater.

Notes sur la mise en scène

LVVI ambitionne d'être une écriture poétique pour un théâtre tragi-grotesque.

Les quatre figures allégoriques procèdent du théâtre de pantins ou mieux du théâtre mirlitonesque cher à Alfred Jarry. L'acteur de LVVI habite le corps de la figure comme un marionnettiste tient sa marotte. Il la pose sur l'espace scénique en accentuant par l'ambiguïté de son plein/vide, sa présence.

La voix agit la marotte, en son sein elle parle avec et dans la musique, sans prédominance de sens sur les silences, timbres et espaces.

La vieille insomniaque est aussi la Vierge, Antoine est aussi l'ogre, Marthe est l'ogresse et aussi la vierge, Pierre est le fils de Marthe et d'Antoine mais aussi celui de la vierge... Une confusion dont LVVI voudrait sortir le monde en s'endormant enfin...

Pour faire se télescoper farce et gravité, cabotinage et grâce, rires et larmes, l'acteur jongle avec les mots, les gestes, les directions, les ruptures de vitesse, les changements de hauteur. Il joue avec le timbre des mots, il en détourne discrètement le sens. Il est allusif pour faire entrer celui qui regarde dans l'invention du poème.

Faire que les acteurs traversés par un faisceau de paradoxes, par une multiplicité de sens, se voient comme emportés par le cours monstrueux d'un torrent de montagne. Il leur faudra parfois se boucher le nez, quand la gracieuse rivière les entraînera dans le cours fangeux de la grossièreté existentielle. C'est cette spécificité du théâtre que nous voudrions saisir. Passer des hautes sphères de la grâce aux cloaques impurs de la bêtise.

Être la foule et l'un. Jouer, assommé(e)s par le télescopage des contraires et se retrouver enfin comme dépouillé(e)s de tout, réduit(e)s à "rien". Un rien que l'on sent autant avec le nez qu'avec la peau, et dont la conscience intime reconnaît la densité. Est-ce folie de rêver, que tous, acteurs et spectateurs, les sens aux aguets, l'ouïe tendue, le regard dilaté, accueillent généreusement bruits et silences, lumières et ombres, signes et fantômes, parfums et puanteurs dans l'intime espace du cercle d'un théâtre.

Les matériaux réunis pour l'écriture de LVVI sont autobiographiques, mythologiques et historiques. La composition du poème dramatique se finalisera sur le plateau.



Notes sur la musique

Frédéric Stochl et Seiji Murayama, vieux compagnons, seront au bord de la scène au plus près des acteurs. Les sons près du langage. Parler, souffler, murmurer, frotter, effleurer, frapper le poème. Tirer le sens hors de lui par le son, et inversement faire que sens et non-sens influencent et modulent le son.

Frédéric Stochl a joué dans « *Jona* » et actuellement joue dans « *Les Quatre âges* » adaptation des *Métamorphoses* d'Ovide pour voix, saxophone et contrebasse de Dominique Collignon Maurin.

Seijiro Murayama et Dominique Collignon Maurin ont fait plusieurs expériences entre autres avec Katia Fleig. Notamment ils travaillent sur une œuvre de Maurice Blanchot (*La folie du jour* in Gallimard) avec la danseuse Kathleen Reynolds.

Scénographie

Trois grands panneaux closent et structurent l'espace. Au fond, une scène ouvrant sur les sièges d'une salle, à cour une imposante armoire Normande au fond escamotable, à sa droite une table, une pendule. En milieu de scène, une porte de profil donnant sur l'espace au jardin de LVVI un petit lit-cage, une chaise, une caisse pleine.

Des rampes, des éclairages entourent et surplombent la scène.



©Colline Compagnie

Notes de deux compagnons

*Ce spectacle ne vaut rien finalement
Mais par pitié que le feu des pétards
Et les colombes en carton
Nous sauvent d'une morbide apocalypse
Où ces foutres merdre de Père et Mère Ubu
Se prennent à faire le théâtre sérieusement*
A. Jarry

Pour son malheur Dominique Collignon-Maurin est une célébrité, pour parler vite c'est une sorte de vedette. Mais pour lui, la piste aux étoiles par tant d'autres convoitée, ne fut jamais qu'une vaste imposture. Il a depuis longtemps pris la fuite. Ses chemins ne sont que brouillages de tout repérages, par nécessité, survie, besoins impérieux de tourner le dos. Il aime plus que tout le théâtre, il aime plus que tout la musique. Les verbiages, les cafouillages, les anecdotes frelatées, l'ignorance merveilleuse des critiques et leur non moins merveilleuse faculté d'inventer n'importe quoi, l'incompréhension parfois totale de son parcours (et même la compréhension), sont la conséquence d'une certaine volonté de la part de Dominique de ne montrer de lui que de fragmentaires miroirs aux alouettes, car on croit tout savoir, car tout aurait été dit sur sa famille, creuset d'une accumulation spectaculaire d'artistes en puissance.

Si Dominique cultive depuis toujours la dispersion relative, c'est pour exercer son métier comme lui seul entend le faire. La ruse est là.

Du théâtre et de la musique qu'il pratique tous deux intensément dès sa petite enfance, il cherche avec passion la synthèse. En cela, l'esprit jarryesque n'est jamais loin, voire parfois totalement présent. Alfred Jarry donc et la pataphysique dont l'attitude, la tenue, le souffle habitent toutes ses aventures et créations aussi bien musicales que théâtrales. Par goût du jeu, de la farce mirlitonesque, il met en route des trajectoires décalées, tragiques et ridicules. Car il ne s'agit pas de donner dans la déploration, ni même de faire rire, mais juste de prendre acte, en théâtre, de toute joie tout comme du grand désastre.

Jarry mais peut-être aussi Witkiewicz pour son goût de la crétinerie pathétique et sans fin, ou alors Meyerhold, car il aimait à forcer le trait plutôt que de se lover dans la tiédeur d'une option naturaliste. Meyerhold ne parlait-il pas du *cabotin* comme le représentant authentique de l'acteur, nécessitant une implacable technique. Ruptures de registre, acrobaties, répétitions clownesques, faux nez, faux cul, faux seins, prothèses, pour mieux conduire le jeu ailleurs, plus loin, du côté du grotesque et de ses lettres de noblesse... telle une saine colère.

Dominique est un ami. Nous avons travaillé souvent ensemble et j'ai pu partager avec d'autres sa connaissance des traditions théâtrales, des plus mineures aux plus grandes, son attrait pour le pantin, marionnette et guignol, enfin sa fascination et sa compréhension de ce qu'on appelle encore aujourd'hui l'Orient. De la pratique du Ney par exemple, rien ne lui est étranger. Mais aussi, tout en écart, ce qui d'ailleurs pour lui va avec, pratiquant un free jazz atonal, évolutif, tout en transformation, voire *debus-syen...*

Tout vient de là, libres éclectismes, désordres inspirés, gravité et rigueur...

Il se remet au travail avec un nouveau projet *LVVI - La Vieille Vierge Insomniaque*.
Et comme ici je l'accompagne, je suis vraiment bien contente.

Marie Vayssière

C'est assurément dans le sillon du théâtre de la cruauté que s'inscrit le geste de *La Dormition ou la Vieille Vierge insomniaque*. Un sillon que Dominique creuse toutefois singulièrement, se jouant de toutes les références.

Si l'on pense par exemple au théâtre mirliton de Jarry, c'est plutôt dans l'entre deux infernal du Père-Mère Ubu que cela se passerait, où la marionnette souveraine se désosse, laissant la chair abandonnée en son drame pitoyable tissé d'humour noir, membrée-démembrée et ballottée à tous vents, celle de l'enfant que Père et Mère Ubu n'ont jamais eu.

Siffle encore un vent de même force que celui qui souffle dans « Opérette » de Gombrowicz, moins la forme qui, « dans sa divine idiotie », devait être farcie d'un drame réel. Ici dans la Dormition la forme paye sa dette au drame, littéralement, puisque le Spectacle ne contient nulle rédemption – par le chant ou la pantomime, mais exhibe au contraire la scène de l'enclume sur laquelle le marteau frappe sans arrêt la menue monnaie de la vie, de nos vies à tous.

Le cri de Gombrowicz « Salut, Jeunesse à jamais nue ! Nudité jeune à jamais, salut ! » est poussé au plus profond du déchirement par où jeunesse et nudité ont été violentées d'un même élan brutal.

Le chant doit alors aller chercher ailleurs, dans les fibres où le corps peut malgré tout (si c'est possible, mais il faut que ce soit possible par le recul d'un saut de damné sur la bute) racheter la chair mille fois vendue sur l'autel de la consommation. Seul le corps de l'acteur peut jouer, déjouer, jubiler à massacrer à son tour ce qui voulut, en « innocent les mains pleines » du crime, le massacrer dans un drame de la chair à rendement constant de petite mort. Ce dont l'économie spectaculaire, en chambre comme en public, est si friande dès lors que réalité et fiction s'entre-dévorent à qui mieux mieux.

Desserrer l'emprise de la grande Mâchoire, par une tension qui pourrait faire penser à Artaud, à sa haine du théâtre et du langage où ravage « la maladresse sexuelle de Dieu » ; mais le Artaud d'Héliogabale, loin du Père-Mère et du Crucifié engendré, sacrifié.

Il n'y a pas dans cette geste Un Théâtre de la cruauté dont il faudrait honorer le genre. Bien plus, sur le mode aussi du mélo comique à la Pirandello, une petite météore, minuscule, qui traverse les strates du genre en une coupe transversale, faisant sonner un chant modal, de rengaine tonale et fuite céleste atonale entremêlées, composées comme petite et grande ritournelles. Le tout ratatiné dans l'épopée du petit secret-sacré familial, aux dimensions à la fois guignolesques et gigantomachiques de l'armoire à linge sale, terrible promiscuité des corps livrés en pâture, virginité violée par la Vierge elle-même complice, lavandière de son propre trousseau souillé.

La farce sur les marches du Parvis, l'icône sacrée bringuebalée dans le Grand Débaras, la traque de l'Image sans cesse restaurée sans cesse ravagée par le stupre du Temps, la syphilis du Concile d'amour, la peste répandue dans Thebes dont Œdipe est le roi, la marchandise de chair et d'os clouée sur la croix tel le figurant larron de la Ricotta, ... on ne dira pas que tout y passe comme à la foire, mais affleure. A l'image de l'Occident d'aujourd'hui, l'imposture ainsi nommée qu'est cet immense foutoir foutraque du kitsch où tout s'équivaut et s'abîme dans la violence intime des vies des Spectaculés, mais que l'on voudrait structuré comme le langage de la Passion.

L'Ami auteur de *LVVI - La Vieille Vierge Insomniaque* remue bien plutôt, en héros auto-dérisoire, dans la plaie de son propre vécu fantomatique le couteau de la fiction qui aura peut-être, à l'usage partagé, une vertu purgatoire, quelque part entre rire et effroi.

Patrick Condé

LES CURRICULUM VITAE

Dominique COLLIGNON MAURIN

Comédien et metteur en scène à l'importante carrière diversifiée, il a mis en scène et joué récemment "Autour de la folie du jour" d'après le livre de Maurice Blanchot, théâtre musical avec Seijiro Murayama et Kathleen Reynolds. Inspiré des Métamorphoses d'Ovide "Les quatre âges" avec le contre bassiste Frédéric Stochl. Il a également mis en scène et en musique "Par la Taille" d'Alfred Jarry avec Marie Vayssière, Emmanuèle Stochl, Young Sook Chang.

Auteur compositeur et interprète, il a joué "Jona" d'après l'Ancien Testament avec le bassiste Banz Oester et Frédéric Stochl. "L'homme Job" d'après l'Ancien Testament, "Médée Malum" d'après la Médée d'Euripide et "Un combattant comme celui là" d'après Lu Xun (La mauvaise herbe).

Il joue au théâtre ces dernières années dans "Tartarin raconté aux Pieds Nickelés" m.e.s. Marie Vayssière, "Les Possédés" (Stepane Trofimovitch) m.e.s. Chantal Morel, "Le roi Lear" (Rôle titre) m.e.s. Michel Mathieu.

Il a travaillé également au théâtre avec François Tanguy, François Michel Pesenti, Gilda Grillo, Mathew Jocelyn, Antoine Bourseiller, Claude Confortes, Jean Mercure, Jean Lepoulain, Peter Brook...

Au cinéma avec Jules Dassin, Carlo Rim, Robert Dhéry, Jean Delannoy, Jean Girault, Philippe Fourastié, Gérard Pirès, Michel Boisrond, Juliette Berto et Jean-Henri Roger, Jacques Richard, Tony Gatlif, René Laloux, Christine Pascal, Patrick Bouchitey, Med Hondo, Arrabal, Jean-Christophe Averty, Claude Santelli, Maurice Pialat.

Musicien (Ney et saxophone) : Concerts avec le oudiste Marc Loopuyt, le Quartet Atonal Swing et le poète Seyhmus Dagtekine, le groupe Avanos.

Il double en français Nicolas Cage, Roberto Benigni, Dustin Hoffman, Willem Dafoe...

Marie VAYSSIÈRE

Comédienne et metteur en scène.

Elle se lie de 1976 à 1987 à de nombreuses compagnies et metteurs en scène dont Roger Blin, Alain Fourneau, Jacques Nichet.

Elle rencontre Tadeusz Kantor en 1988 lors d'un stage et de la création sous la direction de Kantor lui-même, du Cricotage "Une très courte leçon". Jusqu'en 1992 elle participera à tous les spectacles de Tadeusz Kantor et de la compagnie Théâtre Cricot 2 : "Je ne reviendrai jamais" 1988 et "Aujourd'hui c'est mon anniversaire" 1990. Elle est assistante de Tadeusz Kantor pour Les Classes d'Avignon en juillet 1990.

Elle crée sa propre compagnie en 1991 : La Compagnie du Singulier. Elle est alors lauréate du Prix Villa Médicis Hors les Murs pour son projet "Le Pleure Misère" du roman de Flann O'Brien dont elle écrit l'adaptation théâtrale et qu'elle met en scène. Suivront plus d'une trentaine de mises en scènes inspirées de romans, de poésies ou d'ouvrages philosophiques et bien sûr des textes de théâtre : Nietzsche, Pessoa, Trakl, Rabelais, De Filippo, Dostoïevski, Shakespeare, Witkiewicz, Gogol, Daudet, Jarry, Prosa, Tretiakov, Virgile, Bourdieu, Cervantès, etc... En 2013, elle a réalisé avec Stéphane Nota pour l'Institut International de la Marionnette le film : « 1+1=0, une très courte leçon de Tadeusz Kantor ».

Elle a dirigé de nombreux cours et des ateliers d'enseignement du théâtre à la Faculté de Rennes, à l'Institut International de la Marionnette à Charleville-Mézières, à l'École du Théâtre National de Strasbourg TNS, à l'AFDAS Paris et Marseille, à l'ENSATT à Lyon, à la faculté d'Aix-en-Provence et de façon suivie à l'École du TNB à Rennes.

Elle rejoint pour le rôle du Bossu, Dominique Collignon Maurin dans "Par la taille" d'Alfred Jarry.

De 2010 à 2016, elle est Maître de Conférences associée au secteur Théâtre du Département Lettres et Arts de l'Université Aix-Marseille.

Ces dernières années 2016-2018, elle accompagne Alain Béhar comme collaboratrice artistique pour "Les vagabondes" et "La carrière du grand n'importe quoi" deux textes d'Alain Béhar 2017-2019. Elle joue "Show Room, nouveau drame" de Suzanne Joubert (prix Artcena) et en 2018, elle est collaboratrice artistique pour "Les Chinois", mise en scène de Franck Dimeck au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers.

Patrick CONDÉ

Comédien il travaille de 1976-1985 avec la Cie La Tripe de Caen, direction et mise scène J.P. Laurent "La Paix" (Aristophane), "Oedipe Roi" (Sophocle), "Mathusalem" (Y. Goll) Cabaret Karl Valentin, "Les fourberies de Scapin" (Molière), "La culotte" (K. Sternheim). Puis de 1986-2013 il entame une longue collaboration avec la Cie Théâtre du Radeau dont les créations sont de François Tanguy : "Mystère bouffe", "Jeu de Faust", "Fragments forains" (Woyzek, Buchner), "Chant du bouc", "La bataille de Tagliamento", "Passim". De 1996-1997 il joue avec la Cie J. Jourdheuil : "Cabaret Karl Valentin", "La bataille d'Arminius" d'H. von, Kleist, et "Le masque de Robespierre" (texte de G. Aillaud). En 2000 pour la Cie Andromède : "Caminantes", mise en scène Agnès Laurent. 2001-2002 il collabore avec la Cie Petit Théâtre Baraque pour "Coude à coude". Il jouera plusieurs spectacles avec la Cie du Singulier dans les mises en scène de Marie Vayssière : "Il faut faire plaisir aux clients" d'après Rabelais, "L'art de la comédie" de E. de Filippo, et "Tartarin raconté aux Pieds Nickelés" d'après Alphonse Daudet.

En 2003-2004 c'est avec la Cie Le chant de la carpe qu'il crée et joue avec Jean Rochereau "Masques blancs, peaux rouges". En 2007 c'est Musicatreize pour Opéra contemporain, Evenki – conte nomade hongrois sur un livret de Laszlo Sary, mise en scène Isabelle Tanguy.

2010-2011 : Compagnie Tabula rasa "Dreamers" de Daniel Keen, mis en scène par Sébastien Bournac

2015 : Direction d'un atelier de formation et de recherche avec des comédiens de la promotion 2014 de l'École du Théâtre National de Bretagne : Le désir attrapé par la queue, pièce de Pablo Picasso.

Pour la musique :1975-1985 : trompettiste dans l'ensemble Patraphysic Orchestra (fanfare New-Orleans). Depuis 2002, il est trompettiste dans l'ensemble La Bella Ciao (fanfare éclectique) et depuis 2003 : trompettiste dans un sextet de jazz : les Jazpilleurs.

Au cinéma : 1986 : Havre, réalisation Juliette Berto. 2003 : Cie Zabranka. L'invention de la giraffe, film et création réalisés par Benoît Bradel. 2005 : Call me Agostino, réalisation Christine Laurent. 2015 : Les fantômes du Belvédère, réalisation Patrick Viret.

Emmanuelle STOCHL

Elle a interprété sous la direction de François Rancillac, Muriel Mayette, MarieVayssière, Dominique Collignon Maurin , François Michel Pesenti, Jean Michel Coulon, Bernard Bloch, Mattias Langhoff-Manfred Karge, Alain Mergnat, Angela Konrad, Franck Dimech, Max Dénès, Bernard Sobel, Jacques Lassalle, Alain Françon, Alain Buttard, Bernard Meister.

Elle interprète l'Ode maritime de Fernando Pessoa, dans une scénographie de Alfieri Gardone, avec une musique de Philippe Gorge, mise en scène Frédéric Stochl.

Elle a mis en scène "Comment ça va la vie, pour vous ?" au Centre Dramatique régional de Vire (Cabaret-théâtre joué dans les bars du pays normand). "Quand Berlioz rencontrait Shakespeare", Concert-rêverie de Bernard Têtu et F. Stochl avec le chœur de chambre de l'Orchestre National de Lyon. "L'amour à sept cordes", pour deux altos et une viole d'amour de et avec Garth Knox dans une scénographie de Jacques Vanarski. "Modeste proposition concernant les enfants des classes pauvres" de Jonathan Swift avec David Gabison.

Elle a travaillé ponctuellement pour le chef d'orchestre François Xavier Bilger et le compositeur Bruno Ducol, le chorégraphe François Guilbard, au cinéma, à la télévision et à la radio pour les réalisateurs Marcel Bluwal, Bernard Rothstein, Philippe Béziat, Fabrice Caseneuve, Franck Cassenti, Claude Chabrol, Jacques Fansten, Robert Guédiguian, Patrice Martineau, Bernard Paul, Jacques Renard, Alexandre Astruc, Michel Sidoroff, Jean Matthieu Zahnd.

Elle collabore aux réalisations du "Pierrot Lunaire" d'Arnold Schönberg pour Jean Claude Pennerier, aux "Navigateurs immobiles" et "Basse altitude" de et avec Frédéric Stochl et Garth Knox.

Elle collabore à "How soon sail ye, Sir ?" pour alto et tuba d'après Herman Melville de et avec G. Knox, Gérard Buquet au tuba.

Des années d'apprentissage de la musique et de la danse au Conservatoire de Dijon ont été particulièrement marquées par le professeur de danse Jean Serry. Sa rencontre avec Victor Garcia pour Le cimetière des voitures de Fernando Arrabal dans la troupe semi-professionnelle de Maurice Massuelles est décisive. Elle passe trois années à l'école du Théâtre National de Strasbourg. Le spectacle de fin d'études en 1971 La tour, La nuit des Visiteurs de Peter Weiss mises en scène par Pierre Etienne Heymann favorise sa rencontre avec Jean Pierre Vincent, pour lequel elle jouera Généria Motors dans Capitaine Schelle, capitaine Esso de Serge Rezvani, Marie dans Woyzeck de Georg Büchner, La commissaire du peuple dans "La tragédie optimiste" de Vsevolod Vichnievski au sein de la compagnie Vincent-Jourdheuil.

Jean-Marie CHAMPAGNE

Comédien depuis 1998, il travaille pour le théâtre avec depuis 1998 avec des metteurs en scène de diverses compagnies toulousaines ou de Midi-Pyrénées (Laurence Riout, Didier Roux, Georges Bratoff, Séverine Astel, Nathalie Nauzes, Franck Garric, Laurence Katz (chorégraphe), Marie-Angèle Vauris, Michel Mathieu, Isabelle Lucioni, Solange Oswald, Jean-Jacques Mateu...) (Éric Sanjou, Charly Blanche, Filippo De Dominicis); essentiellement sur des textes d'auteurs contemporains (H. Barker, S. Beckett, T. Bernhard, E. Bond, Copi, P. Desproges, M. Duras, J. Fosse, A. Jarry, B.-M. Koltès, V. Maakovski, P. Minyana, H. Müller, L. Norrn, H. Pinter, S. Popoff, B. Srdjanovi, B. Strauss, C. Tarkos, P. Weiss... ; et aussi Marivaux, C. Marlowe, W. Shakespeare, A. Tchekhov). Également, chanteur-vocaliste dans le trio ADLIB (avec Claude Delrieu et Philippe Gelda), et le groupe de rock progressif DoG !

Il a monté en 2009 une création personnelle, en duo avec le pianiste Philippe Gelda, sur des textes du poète contemporain Christophe Tarkos.

Participe depuis 2001 aux activités de la cie Lohengrin, au théâtre Le Hangar (Toulouse) dont le festival de poésie sonore, musique et performance "Les Bruissonnantes" et le quintet de poésie hybride "Les Parleurs" (avec Laurence Riout, Didier Roux, Sébastien Lespinasse et Yves Le Pestipon).

Pour le cinéma "L'oiseau" (2012), de Yves Caumon ; avec Sandrine Kiberlain

- courts-métrages de Yvan Comestaz ("Jean juge de Jacques" ; "Court toujours" ; "Je ne suis pas loin de moi").

- courts-métrages de Jean-Yves Michaux ("M. Coton et la crise du logement" ; "Monsieur Coton, le tombeur").

Formation de comédien à Toulouse (Théâtre 2 l'Acte ; cie Les Insomniaques ; cie Lohengrin).

Notions de chant et de solfège.

Il a exercé précédemment une activité de graphiste/dessinateur-monteur dans un studio de Création graphique (techniques traditionnelles et P.A.O.) et de dessinateur (dessin à l'encre ; linogravure).

Frédéric STOCHL

Etudes de musique danse et théâtre

Collabore comme danseur et-ou musicien avec plusieurs compagnies de danses et de théâtre dans les années 70-80, et comme musicien-acteur avec l'ATEM, le GRM, l'orchestre philharmonique de Radio-France, avec la Péniche-Opéra avec des compositeurs tels que Georges Aperghis, Alain Savouret, Ivo Malec, Gérard Condé, Jacques Rebotier, Bernard Cavanna, Michèle Reverdy...

Il entre en 1980 à l'Ensemble Intercontemporain comme contrebassiste solo pour plus de 30 ans.

Il y crée de nombreuses oeuvres sous la direction de Pierre Boulez, Peter Oetvs, Stockausen, Berio...

Il a été professeur: de danse à l'école du Théâtre National de Strasbourg, de contrebasse, de musique de chambre et de théâtre Instrumental au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris.

Seiji MURAYAMA

Percussionniste, Seiji Murayama travaille en France depuis 1999, après presque 20 ans de parcours musicaux dans le domaine de la musique improvisée.

Son travail est focalisé, en particulier, sur la collaboration entre la musique et d'autres activités artistiques : danse (Catherine Diverres), video (Olivier Gallon), peintures (François Bidault), photos (Purpose.fr), littérature, philosophie (Jean-Luc Nancy, Ray Brassier), performance . (Diego Chamy) etc Cela ne l'empêche pas d'avoir de nombreux projets purement sonores (avec Jean-Luc Guionnet, Pascale Criton, Eric Cordier, Eric La Casa, Axel Dörner, Tim Blechmann, Seymour Wright, Toshimaru Nakamura, Toshiya Tsunoda)

Pour lui, l'improvisation est son souci artistique majeur même si, en public, il n'exerce pas toujours cette pratique. Son approche est basée sur l'attention à l'espace et au lieu, à l'énergie du public et notamment à la qualité du silence à des niveaux différents (physique, social, onthologique). Il est en train d'approfondir des réflexions notamment sur la question de l'idiomatique et le non-idiomatique - "Idioms and Idiots" (avec Jean-Luc Guionnet, Mattin, Ray Brassier 2009). Depuis 2010, il est le curateur du festival " Personal and Collective" à Ljubljana, en Slovenie.